

Pour Mérie Grégoire, sociologue : le grand mal de notre temps : l'angoisse

Autor(en): **Aguet, Isabelle**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **2 (1972)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-830179>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pour Ménie Grégoire, sociologue:
Le grand mal de notre temps:

L'angoisse

PAR ISABELLE AGUET

Ménie Grégoire, journaliste, psychanalyste et sociologue parisienne, connaît depuis cinq ans, à Radio-Luxembourg un succès comparable — en plus sérieux — à celui de Mme Soleil. Chaque jour, entre 14 h. 30 et 15 h. 30, elle répond à des questions qui se rapportent à la « difficulté d'être », dans une époque chahutée. De passage en Suisse, elle nous a accordé une interview sur cette performance que représentent cinq années d'écoute quotidienne.

— Ma carrière ne consiste nullement ni à aider, ni à consoler les cœurs. Il ne s'agit pas tellement de cœurs, d'ailleurs... Ma carrière revient, au fond, à avoir ouvert sur la radio une sorte d'école de réflexion devant les transformations de l'époque. Cette école a d'abord été ouverte aux femmes, mais je sais bien qu'on ne peut rien faire faire aux femmes sans que les hommes soient dans le coup! Ils sont beaucoup trop solidaires les uns des autres. Disons si vous voulez que, dans mon écoute, selon les sondages, nous avons un homme pour deux femmes. Un tiers d'hommes à l'écoute. Et d'après mes sondages personnels, j'ai surtout des jeunes, des moins de 20 ans, ce qui est tout de même très important. Comment suis-je arrivée à faire ce métier? Quand on m'a proposé de faire de la radio, j'avais publié un livre qui m'avait lancée; un livre sur la condition féminine: *Le Métier de Femme*, qui a certainement impressionné les femmes françaises. Alors, on m'a proposé de répondre aux femmes si elles posaient des questions, et non seulement elles ont posé des questions, mais c'est devenu une affaire monumentale en quelques mois.

— Vous aviez collaboré à l'hebdomadaire *Elle*?

— Bien sûr! Quand j'ai commencé à la radio, j'étais déjà une journaliste connue, j'avais derrière moi un best-seller, j'étais cotée comme spécialiste des problèmes de la condition féminine et sous un angle un peu particulier, qui est celui d'une psychosociologue, c'est-à-dire d'une femme formée à la psychanalyse et à la sociologie. Il n'y en a pas tellement. J'avais fait pas mal de journalisme, je collaborais régulièrement à la page féminine de *Le Monde*. Je ne savais pas très bien moi-même ce qu'on pouvait faire à la radio. J'ai été la première étonnée, puisque c'est la cinquième année que j'y suis...

— Vous connaissez sans doute chez nous « La main tendue »?

— Oui, mais ça n'a rien à voir. Les questions qui reviennent le plus souvent dans mon courrier, ce sont tous les problèmes de l'évolution, les problèmes dans lesquels un être humain doit se décider, sans tenir compte des principes qu'on lui a inculqués quand il était petit. Les problèmes d'adaptation. Et, en priorité, les problèmes d'éducation.

— En fait, le conflit des générations?

— Oui, tous les problèmes de l'équilibre femme-enfant: « Est-ce que j'ai le droit de..., Est-ce que je suis comme..., Est-ce que je peux... » Tous les problèmes d'éducation sexuelle. Il y en a moins, maintenant, mais il y a eu une période d'explosion. Tous les problèmes, aussi, de réflexion sur ce qui se passe. Depuis la rentrée d'octobre, je fais l'actualité, c'est-à-dire la réaction à l'actualité. Les gens me téléphonent en disant: « J'ai vu hier soir, à la télévision, j'ai lu dans le journal, qu'est-ce qu'il faut en penser? Sur le plan évolutif, ma mère aurait pensé ça, et moi? »

— Si vous deviez caractériser le mal majeur dont on souffre actuellement, les femmes surtout, que diriez-vous? Quel est celui qui vous paraît le plus grave? La solitude?

— Non, ce n'est pas vraiment la solitude. Bien sûr, tout le monde croit que les gens qui me téléphonent sont des gens seuls. Les gens qui me téléphonent sont rarement les vrais solitaires. Ce sont toujours des gens qui se sentent seuls et sans communication au milieu d'un groupe important, par exemple: avec un mari, un amant, des enfants, des parents, dans un H.L.M. C'est l'angoisse du manque de communication, l'angoisse du changement. Notre civilisation change trop vite; nous ne savons pas nous y adapter rapidement. Je dirai que le plus grave de tous les problèmes en France, c'est l'habitat. Des gens qui étaient des terriens, qui habitaient des villages; des semi-ruraux qui passent en zones industrielles à grandes



concentrations. Les rapports humains sont complètement transformés et on ne détient plus les normes pour de nouveaux rapports. Les jeunes aussi sont touchés. Vous ne pouvez pas savoir l'importance de mai 1968 pour les jeunes! Ce fut l'électrochoc sur le fait que nos vieilles normes ne sont pas adaptées. Les gens sont perdus. C'est un problème d'angoisse, angoisse des hommes, angoisse des femmes, les uns devant les autres, devant la vie, angoisse des enfants devant leurs parents, face à un monde qu'il trouvent effrayant. Les jeunes disent: « Ce monde est trop moche, il nous fait trop peur et puis, on ne veut pas avoir d'enfants. »

— Mais il y a toujours eu des choses terribles, des guerres cruelles!... Le Moyen Age était féroce...

— Oui, mais l'angoisse n'était pas du même ordre: c'était une angoisse basée sur la non-possibilité de survivre. On se demandait si on allait crever ou pas. Tandis que maintenant, on se demande comment on va vivre et sur quelles normes on va établir sa vie. C'est du domaine de l'inconscient, tandis que ces angoisses du Moyen Age étaient du domaine conscient, on savait très bien de quoi on avait peur: de la peste, de la famine, de la guerre.

Maintenant, on ne sait pas de quoi on a peur, et c'est ça, la vraie angoisse.

— Si bien que ce que vous qualifiez en France de morosité serait déjà de l'angoisse?

— J'en suis sûre. C'est-à-dire quelque chose dont on sent les effets, mais dont on ne sait pas les causes. Ma plus triste émission fut une émission sur le bonheur. Parce que le bonheur est malade. Les gens se forcent à être heureux artificiellement, ils ne le sont pas vraiment et ceux qui vous écrivent: « Je suis heureux ! » se pincet pour vous le dire, et on le sent!

— Quelles solutions, alors!

— La vie! La vie elle-même, qui résout ces problèmes; l'adaptation vitale. Nos enfants feront autre chose, leurs enfants feront encore autre chose. On est en crise, on refuse un certain nombre de choses. La génération suivante ne sera pas comme nous et l'autre pas comme la précédente. Je peux vous dire qu'entre les jeunes qui m'écrivent et leurs parents, il y a vraiment un fossé sans précédent. Et je crois que ce qui nous angoisse tellement, c'est de voir un changement si rapide.

I. A.

Cette histoire est authentique

Un succulent réveillon

La guerre sévissait. La sécheresse aussi. Et la disette était grande. Nous étions au Maroc. De braves amis colons, dans un bled perdu, nous avaient promis un volatile pour fêter dignement le réveillon. Avec quelle joie, quelle impatience nous l'attendions. Et quelle crainte aussi qu'il ne se volatilise en cours de route, dans cette période troublée où les vols étaient monnaie courante... Enfin, nous tenions le paquet. Il était arrivé.

Jean-Pierre le fils, Théodor le père, frictionnaient leurs estomacs d'un geste évident de plaisir. Nous chantions: « Elle est là, la poule au pot, petit ventre réjouis-toi, tout ce qui rentre sera pour toi. »

Mais à mesure que nous déballions le colis, une odeur nauséabonde de plus en plus prononcée nous sautait au visage. Les sourires se changeaient en grimaces. La bestiole était restée en panne, Dieu sait où, et depuis quand? Était-ce seulement la même? L'avait-on échangée contre une bête crevée? Tout était possible au pays du troc perpétuel.

Jean-Pierre criait:

— Au fumier tout de suite! Jamais je ne toucherai à une charogne pareille!

J'étais d'accord avec lui.

— Jamais de la vie, hurlait le grand chef. C'est une offense à nos amis. Prends la brosse à risette, lave-la à grande eau, cuis-la. Si vous n'en voulez pas, je la mangerai tout seul.

Ventre affamé n'a point d'oreille. J'obéis en retenant mon souffle. Gluante, elle me glissait des mains. Il fallait du courage pour la nettoyer.

Tout en dégustant nos éternelles patates douces, écœurantes, et notre gâteau de glands confectionné avec les moyens du bord, nous assistions au repas du « fauve ». Jean-Pierre jetait des regards d'envie et de mépris dans l'assiette de son père. Les miens était craintifs et interrogateurs.

— Pourvu, mon Dieu, qu'il n'en soit pas malade.

— Tu te souviens, disait le fils, de cette espèce de pâté que les Crespin ne voulaient plus. D'accord, il a eu la jaunisse, mais il a survécu. Et le jambon bourré de vers à mouches, il l'a très bien digéré. Ce beurre vert-de-gris... emballé dans du vieux journal d'Hamded; ces pains de sucre au goût de pétrole; cette infâme purée noire puante qui avait nom: marmelade aux bananes... Ce lait que tu n'as plus voulu, parce que les indigènes pissaient dedans...

— Tais-toi, lui dis-je, tu vas lui gâter son repas.

— Oh! non, répondit mon cher époux avec un air suave, il en faut plus que ça pour me dégoûter!

D'un ton victorieux, il nous lança:

— Ta poule au pot: délicieuse!

Encore une fois il a très bien tenu le coup. Et nous remerciâmes chaleureusement les amis pour ce fameux réveillon.

A. Champod.